



HAL
open science

Gaz ! Gaz ! Gaz !

Michel Letté

► **To cite this version:**

Michel Letté. Gaz ! Gaz ! Gaz !. Vingtième siècle. Revue d'histoire, 2011, 112 (4), pp.167. <10.3917/vin.112.0167>. <halshs-03255480>

HAL Id: halshs-03255480

<https://shs.hal.science/halshs-03255480v1>

Submitted on 9 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Gaz ! Gaz ! Gaz !

Paru dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2011/4 (n° 112), pages 167 à 182, rubrique « Images, lettres et sons »

Retour et lecture de :

Gaz ! Gaz ! Gaz ! La guerre chimique 1914-1918. Exposition proposée par l'Historial de Péronne du 23 juin au 14 novembre 2010.

Fritz Haber. 1. *L'esprit du temps*. 2. *Les héros*. 3. *Un vautour, c'est déjà presque un aigle*. Bande dessinée en trois volumes de David Vandermeulen, Delcourt, respectivement 2005, 2007 et 2010.

Michel Letté

Δ

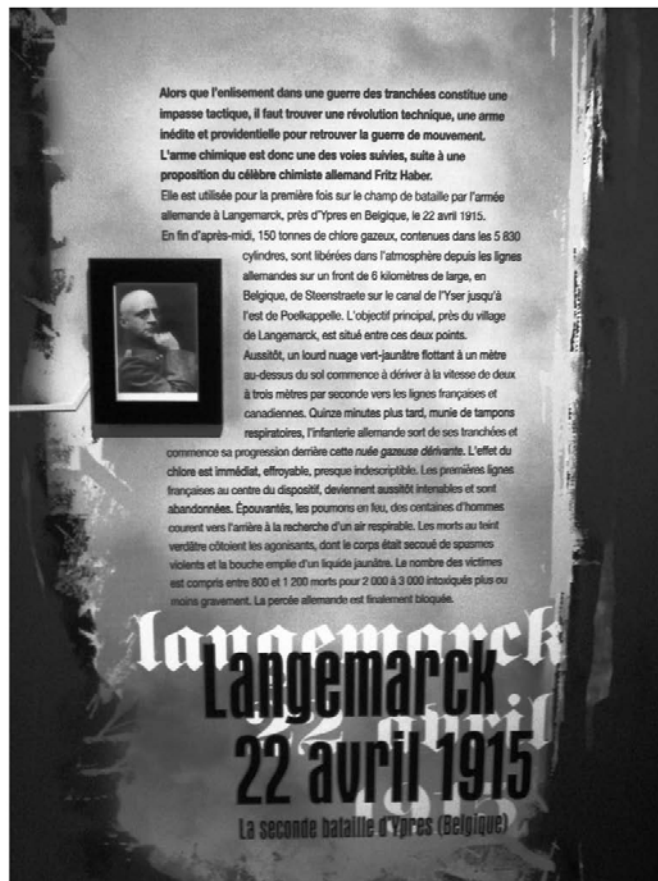
Le jaune qui domine l'exposition « Gaz ! gaz ! gaz ! », présentée du 23 juin au 14 novembre 2010 à l'Historial de Péronne, annonce la couleur. Elle sera moutarde, comme l'odeur de ce gaz répandu pour la première fois le 12 juillet 1917 près d'Ypres en Belgique. Le « gaz moutarde » ou « ypérite » aura sans aucun doute été l'arme qui a le plus profondément marqué les esprits, mais aussi façonné la mémoire de la guerre chimique. Par son action dévastatrice (la substance agit sur les tissus cellulaires en les détruisant), par la persistance de ses effets, et enfin par le fait même que des doses infimes suffisent pour tuer, le gaz moutarde a fait huit fois plus de victimes que tous les autres toxiques sur l'ensemble du premier conflit mondial.

Le sulfure d'éthyle dichloré (de son vrai nom savant) n'est cependant pas le seul à avoir été utilisé, ni même le premier. Le 22 avril 1915, déjà, près d'Ypres, les responsables militaires allemands avaient autorisé la dispersion, sous la forme de nuées dérivantes, de cent cinquante tonnes de chlore en direction des lignes adverses, à proximité de Langemarck. Gaz mortel s'il en est, le chlore avait infligé d'innombrables souffrances, une agonie pour ses victimes prises au piège. Aucun être vivant n'avait pu échapper au voile verdâtre et pesant d'une mort que l'on sentait et voyait venir de loin. Le gaz moutarde, lui, était plus insidieux. Ses effets mortels pouvaient se manifester plusieurs heures après un premier contact, ajoutant à la terreur des victimes potentielles. Suis-je atteint ? Vais-je mourir dans d'atroces souffrances d'ici quelques heures ou demain ? Ces questions sur les effets physiologiques et psychologiques de l'arme chimique sont abordées par l'exposition. Toujours sur un fond jaune moutarde, un masque sur la couverture

d'un catalogue sobre et bien documenté annonce le thème associé : la protection des corps¹. Quelques techniques de défense contre les gaz constituent ainsi les principaux objets d'une scénographie organisée autour du thème de la souffrance, la menace et leurs représentations au fil d'une sophistication croissante de l'usage des gaz de combat.

Sur un panneau placé en chicane à l'entrée de l'exposition, un extrait des *Lettres persanes* (1721) invite le visiteur à une réflexion sous-jacente. Rhédi à Usbek : « Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples et les nations entières [...] il n'y a pas longtemps que je suis en Europe, mais j'ai ouï parler à des gens sensés des ravages de la chimie [...] – Usbek à Rhédi : Tu crains, dis-tu, que l'on invente quelques manières de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non, si une fatale invention venait à se découvrir, elle serait bientôt prohibée par le droit des gens, et le consentement unanime des nations ensevelirait cette découverte. » La citation incite à méditer sur l'ancienneté d'une question éthique. Antique débat en réalité. Ce fragment d'anthologie permet au visiteur de conserver à l'esprit l'une des questions à laquelle étaient déjà confrontés les belligérants face à la possibilité d'une arme jugée parmi les plus déloyales et inhumaines. Les gaz étaient proscrits, moralement et par les textes. Le jaune dominant de cette exposition n'est donc pas seulement l'évocation amère et acide de la moutarde, mais aussi le choix d'une couleur dont on se méfie et vouée à l'infamie. Jusque récemment, le jaune n'a en effet pas très bonne réputation. Il est celui du soufre et de l'enfer, la couleur de la robe de Judas, des traîtres, de la tromperie et du mensonge. Le jaune, partout dans cette exposition, se rencontre jusque sur le papier jauni des archives et coupures de presse, les cartels et légendes, dans le sépia des clichés, le cuir ou les toiles vieillis, et même sur les pièces de métal rouillé. Le jaune est omniprésent, jusqu'à la nausée. Sa permanence fait inmanquablement penser à l'étoile portée jusqu'au seuil des camps d'extermination. Au demeurant, la Shoah est explicitement mentionnée sur le panneau de conclusion de cette exposition pour conforter la condamnation internationale de l'arme chimique. La dernière convention en la matière y est rappelée. Datant du 13 janvier 1993, elle est entrée en vigueur le 29 octobre 1997 afin de combler certaines des lacunes de la convention de 1925 dite de Genève.

¹ « Gaz ! Gaz ! Gaz ! La guerre chimique, 1914-1918 », Milan, Éditions 5 Continents, 2010, 112 p., 25.



Historial de la Grande Guerre © Scénographie : Scénorama / Dany Gandon et Jean-Christophe Ponce ; Photographie : Michel Letté.

Par-delà cette sensation de malaise, le visiteur de l'exposition peut découvrir, sous la forme de textes synthétiques, quelques thèmes essentiels de cette histoire par ailleurs bien connue des gaz de combat. Un premier panneau « Langemarck, le 22 avril 1915, la seconde bataille d'Ypres (Belgique) » rappelle la responsabilité des autorités militaires allemandes dans le déclenchement de la guerre chimique (voir document 1). L'usage des gaz avait alors suscité la panique, la vive protestation des chancelleries, mais ouvert aussi la voie de la recherche sans plus de scrupules pour la mise au point de substances en tout genre. Pour qui aura lu les travaux publiés en 1998 du commissaire Olivier Lepick, l'exposition n'apprendra rien de vraiment nouveau dans ces domaines². La conclusion de l'exposition en particulier réitère l'une de ses principales propositions : l'arme chimique fut celle de l'usure, de la fatigue, de l'épuisement, tant physique que psychologique. C'est ce que donne à lire, par son titre, le dispositif placé au cœur de l'exposition : « Un bilan tactique mitigé ». Tout autour, d'autres pans forment une scénographie qui occupe un espace de plain-pied d'une centaine de mètres carrés environ : « La mobilisation scientifique et industrielle », « Les représentations des gaz à l'arrière », « Les réactions des combattants », « Les

² Olivier Lepick, *La Grande Guerre chimique, 1914-1918*, Paris, PUF, « Préhistoire de l'arme chimique », 1998, p. 17-26.

soins », « L'évolution des protections », « La réaction des alliés » et « Les attaques ». Une faible lumière éclaire l'ensemble des panneaux noirs plaqués aux murs sur lesquels sont imprimés des textes. Les titres sont systématiquement doublés en caractères gothiques, légèrement effacés et blancs, placés en second plan. Sur les panneaux sont accrochés des archives, quelques clichés, documents ou affiches. Quelques objets sont placés dans leur vitrine : masques et multiples protections bien sûr, mais aussi outils simples, parfois dérisoires, confectionnés dans les tranchées pour prévenir les attaques, telles une cloche fabriquée à partir d'une douille d'obus et destinée à alerter des gaz ou encore de simples bandes de tissus à imbiber et disposer sur les visages.

Ces propositions complètent un dispositif qui aurait pu rester simple. Un entremêlement de tuyaux flexibles en plastique opaque est par exemple disposé au sol. D'autres tuyaux surgissent de panneaux, proposant sans doute d'évoquer la circulation de fluides gazeux. Tout aussi recherché est le choix d'une toile de gaze noire pour cerner le dispositif central et assurer la fonction de mise à distance du visiteur. Son aspect rappelle surtout celui du linceul (voir document 2, *infra*). Au centre est mise en scène une allée de masques de protections, juchés à hauteur d'homme sur leurs piques (jaunes moutarde évidemment). Cette procession de fantômes semble sortir du diaporama qui les domine, projection en boucle de plans fixes d'images noir et blanc, de combattants en situation de devoir se protéger, équipés, parfois en action. Spectacle lugubre, les fantômes sont partout dans cette exposition³. Les cercles noirs et vides à la place des yeux finissent par vous hanter. Sur les clichés, dessins, affiches et coupures de presse, les êtres vivants ont la plupart du temps l'air d'être déjà morts, soit étouffés dans leurs équipements, soit en sursis, prostrés devant la menace. Armées de zombis au combat, horizon de tranchées envahies par un nuage dense de gaz mortel, ou procession des aveugles, les visages découverts sont en réalité extrêmement rares sur ces clichés. Les photographies, parfois déjà bien connues, largement diffusées, demeurent cependant toujours aussi saisissantes.

³ Du 13 mai au 21 août 2011 se tenait une exposition dédiée aux fantômes et cauchemars, une initiative d'art contemporain, en dialogue avec les collections 1914-1918 de l'Historial.



Historial de la Grande Guerre © Scénographie : Scénorama / Dany Gandon et Jean-Christophe Ponce ; Photographie : Michel Letté.

Le seul visage humain net dans cette exposition, sans masque ni bandage est celui, fier, du chimiste et industriel Fritz Haber. Il est l'un des scientifiques acteurs de la production des gaz de combat, mais aussi l'instigateur de sa mise au point sur le terrain. Le portrait de cet Allemand à la judéité tourmentée est digne d'avoir inspiré le plus célèbre des méchants dans la série des James Bond. Le personnage de Blofeld dans *On ne vit que deux fois* est, en 1967, à s'y méprendre le sosie de Fritz Haber : même tenue, même posture, le chat blanc sur les genoux en plus. On retrouve ainsi son style à l'écran dans de nombreuses productions cinématographiques.

L'exposition « Gaz ! gaz ! gaz ! » a en réalité assuré le relais, dans ce même espace de l'Historial, d'une autre initiative consacrée à la bande dessinée de David Vandermeulen, *Fritz Haber*, présentée du 25 février au 9 mai 2010. La publication récente du troisième et dernier volume de la saga suit deux albums qui suscitaient déjà un vif intérêt tant l'œuvre est surprenante⁴. Le sujet

⁴ David Vandermeulen, *Fritz Haber*, vol. 1 : *L'esprit du temps*, vol. 2 : *Les héros*, vol. 3 : *Un vautour, c'est déjà presque un aigle*, Paris, Delcourt, 2005, 2007, 2010.

d'abord, celui de la vie de Fritz Haber, depuis son enfance à Breslau jusqu'à son attribution du prix Nobel, non pas pour ses travaux sur la production industrielle de gaz de combat, mais pour ceux sur la synthèse de l'ammoniac qui ont été une contribution majeure au progrès du génie humain et à l'amélioration des conditions d'existence de l'humanité.

La biographie est traitée au travers de la violence des sentiments vécues par un Fritz Haber confronté à une société antisémite, à la montée du nationalisme, à l'appel du sionisme, à sa néanmoins passion pour la nation, la culture et le peuple allemands, à sa volonté de contribuer à leur puissance comme à son profond désir de démonstration permanente d'une appartenance. Les trois parutions de 2005, 2007 et 2010 participent ainsi au regain d'intérêt pour un savant qui a lui seul incarne toutes les complexes ambiguïtés des rapports entre la production des connaissances scientifiques et les pratiques industrielles ; entre argent, savoir et pouvoir ; entre un universalisme supposé de la science et un nationalisme exacerbé ⁵.

L'objet lui-même est des plus surprenants. Au premier abord, cette bande dessinée curieuse, sombre, plus proche du *storyboard* d'un film muet que d'un ouvrage classique du genre, peut dérouter. Tout en sépia, le graphisme cultivé est celui du flou et de l'ambiguïté. Son aspect général se situe entre le vieux cliché surexposé et la retouche grossière, donnant à l'ensemble une atmosphère des plus étranges. L'indécision permanente sur les contours donne aux visages et aux postures une expression figée. Une dynamique s'impose pourtant. Elle est celle du parcours social et psychologique de Fritz Haber. Quoique détestable dès les premières planches, le personnage suscite cependant les sentiments les plus mesurés au fil de la découverte de son histoire, pleine de succès et de fulgurances, mais aussi de douleurs et de contritions.

La densité des propositions contribue sans aucun doute à ce résultat. Épigraphe, citations dans le texte et évocations graphiques d'une grande richesse obligent à bien des retours et des détours. L'exaltation de l'âme du peuple par Thomas Carlyle ou celle du génie de la nation par Oswald Spengler restituent les tensions « fin de siècle » qui animent un désir de renouveau, le productivisme et un culte permanent de la puissance. Elles renvoient au dévoiement de la pensée rationaliste des Lumières, ou encore à l'ascendance croissante des savants sur la culture et la politique d'une époque. L'atmosphère à laquelle invitent ces trois volumes est celle, par exemple,

⁵ Voir notamment Daniel Charles, *Master Mind : The Rise and Fall of Fritz Haber, the Nobel Laureate who Launched the Age of Chemical Warfare*, New York, HarperCollins, 2005 ; Dietrich Stolzenberg, *Fritz Haber : Chemist, Nobel Laureate, German, Jew*, Philadelphie, Chemical Heritage Foundation, 2004.

d'un Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier : souvenirs d'un Européen*. Les personnages controversés, comme la société moderne à laquelle ils aspirent, recèlent plein de contradictions des plus sincères. Au final, les trois volumes de David Vandermeulen forment un bel et bien original objet pour une invitation à l'histoire d'une personnalité aussi troublante que l'Europe dans laquelle elle émerge. Enfin, on ne peut manquer de renvoyer au riche site Internet où le lecteur trouvera une incroyable profusion de documents et de commentaires, qui assouvrira sa curiosité éveillée par cette rencontre étonnante de l'histoire et de la bande dessinée (<http://www.editions-delcourt.fr/fritzhaber/>).

Michel Letté